

La passion selon le père Lindsay

Paul Trépanier

Numéro 43, printemps 1989

Lanaudière

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18524ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Trépanier, P. (1989). La passion selon le père Lindsay. *Continuité*, (43), 28–31.

LA PASSION



La renommée du Festival international de Lanaudière, dont le père Lindsay est le directeur artistique, vient couronner quarante années de travail à la promotion de la musique.
(photo: B. Ostiguy)

SELON LE PÈRE LINDSAY

Musicien, pédagogue et communicateur enthousiaste, le père Fernand Lindsay a permis au Festival international de Lanaudière de se tailler une place parmi les grandes manifestations musicales.

une entrevue
par Paul Trépanier

Il n'y a pas si longtemps, le nom Lanaudière n'aurait dit que peu de chose aux Québécois. Comment expliquez-vous qu'un événement musical ait réussi à faire connaître aussi largement une région? Peut-on attribuer cela à la magie de la musique, à sa force de ralliement?

En fait, nous-mêmes avons été surpris de l'ampleur de la réponse. Mais je pense que c'est venu très naturellement, ce qui est un excellent signe. Il ne s'agit pas d'un événement artificiel: il y a longtemps qu'on fait de la musique dans la région, qu'on y donne des concerts.

Le Festival ne serait alors que la pointe de l'iceberg?

Exactement. Des orchestres de jeunes, des chorales ainsi qu'un camp musical existent dans Lanaudière depuis de nombreuses années. De plus, on y organise depuis vingt-sept ans un concours de musique qui intéresse autant les professeurs que les étudiants, qui peuvent d'ailleurs bénéficier de nombreuses bourses pour fréquenter les camps musicaux d'été. Lanaudière possède donc une longue tradition musicale mais, jusqu'à une époque récente, son rayonnement était strictement régional. Il y a une dizaine d'années, le tourisme était déjà florissant dans Lanaudière; pour le Festival, alors à ses débuts, il y avait là une clientèle à rejoindre. Un comité s'est donc formé avec des gens qui croyaient vraiment au Festival—je pense au premier président, M. Marcel Masse, et à M. René Charette, l'actuel président. L'idée a pris forme tranquillement, de façon naturelle.

Au début, les hommes d'affaires étaient sceptiques; ils ne croyaient pas vraiment qu'une manifestation musicale pouvait se révéler intéressante pour les affaires. Mais tout a changé lorsque nous avons engagé voilà six ans un directeur général, M. Paul Dupont-Hébert, qui avait comme fonction de vendre le Festival, de mieux l'organiser; l'adjoint à la direction artistique, le violoniste Hun Bang, est un autre important collaborateur. À partir de ce moment, tout s'est enchaîné. Je ne saurais au juste comment l'expliquer, mais nous avons soudainement bénéficié de la collaboration de tous les médias: journaux, revues, radio et télévision. Le Festival était désormais perçu comme un événement culturel du

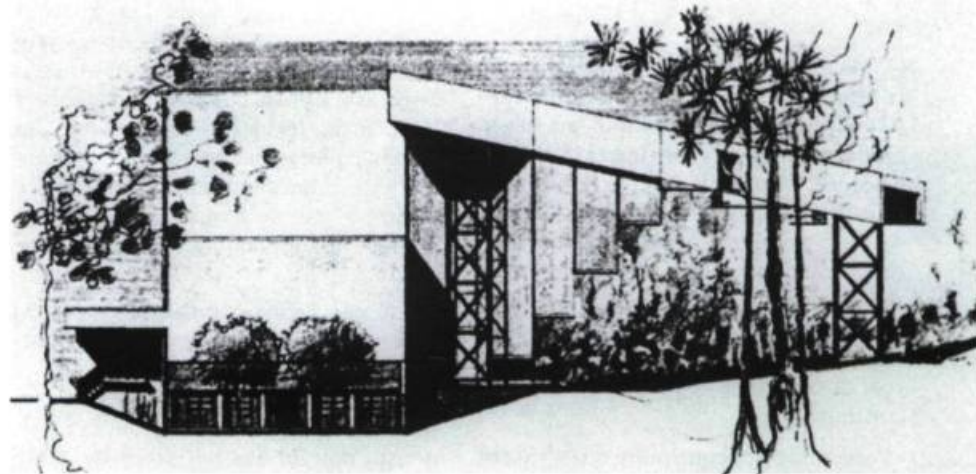
grand Montréal. Il faut dire également que la venue, en 1986, de célébrités comme Julia Migenes Johnson (*Carmen*) et Wilhelmina Fernandez (*Diva*) nous a été particulièrement favorable. Les gens de cinéma sont considérés inaccessibles. Ainsi, le fait d'avoir obtenu la participation de ces deux grands noms, à l'intérieur de la même programmation, a donné au Festival une image très spéciale. Ces événements sont donc venus consacrer les actions entreprises longtemps auparavant.

Il semble que l'engagement des gens d'affaires ait constitué un point tournant pour le Festival.

Oui, sans aucun doute. Voyant l'importance croissante de cette manifestation et le nombre de personnes qu'elle attire chaque année, les gens d'affaires ont eu l'idée d'organiser le développement économique du grand Joliette autour de la musique. L'impact a été d'autant plus fort que cette décision ne provenait pas de nous mais bien des gens d'affaires, de concert avec les maires et les conseillers municipaux, des représentants des clubs sociaux, de l'industrie et du commerce. D'un commun accord, il ont décidé de faire du Festival un pôle d'attraction et un facteur de développement pour la région. L'expression «Joliette, sol de musique» en est devenue la devise. Le Festival a connu un essor considérable, et c'est grâce à l'engagement des gens de la région. Pour le faire connaître encore davantage, on a créé l'Office du tourisme de Joliette.

Vous avez parlé de cette tradition musicale qui est à la base du Festival. Était-elle déjà bien implantée lorsque vous êtes arrivé à Joliette en 1943?

Lanaudière, effectivement, n'est pas ma région natale, je viens du Bas-du-Fleuve. J'avais commencé mes études au collège de Rimouski mais dans les années quarante, mon attrait pour la musique m'a poussé à poursuivre ma formation à Joliette. Il y avait déjà au Séminaire un orchestre symphonique formé d'étudiants et aussi de gens provenant de tous les milieux: dentistes, hommes d'affaires, avocats, professeurs. Wilfrid Pelletier est même venu le diriger. Un événement mémorable!



Votre oncle était alors professeur de musique au Séminaire.

En effet, et c'est lui d'ailleurs qui nous renseignait, mon frère et moi, sur les activités artistiques qui avaient cours à Joliette. Je me souviens d'un personnage dont l'importance fut considérable pendant une très longue période: le père Wilfrid Corbeil, qui a d'ailleurs conçu le magnifique monastère des clercs de Saint-Viateur. Il était directeur des études au Séminaire, organiste, peintre, architecte, homme de lettres. Il favorisait beaucoup le théâtre. Je me rappelle qu'à cette époque, on montait chaque année une pièce des grands répertoires. C'est le père Corbeil qui concevait les décors, toujours magnifiques, du reste. Il y avait aussi du ballet et ce, à une époque où il ne s'en faisait à peu près pas.

Une attitude très avant-gardiste!

Il y avait toujours du ballet à l'intérieur de ses pièces de théâtre. Il organisait aussi des expositions de peinture. La première exposition officielle de Borduas a eu lieu à Joliette. Le père Corbeil a de plus contribué à la fondation du Musée d'art de Joliette. Lui-même était le produit d'une tradition qui existait avant lui. Il semblerait-il faudrait à cet égard pousser les études – que la tradition musicale était déjà bien implantée ici. Dans les années trente, lorsque le Séminaire s'est agrandi d'une aile neuve, l'aile Bonin, on y a créé une belle salle de concert qui servait aussi aux représentations théâtrales. Au-dessus, on a aménagé des salles de musique, qui seront d'ailleurs fort utilisées. Une surface aussi considérable vouée à la musique dans un collège des années trente, c'était vraiment quelque chose d'unique.

Vue latérale de l'amphithéâtre du Festival international de Lanaudière. À gauche, une structure en béton abrite la scène et, en dessous, les loges. À droite, le toit protège la fosse d'orchestre (65 à 100 musiciens) et le parterre, qui compte 2 000 sièges. On accède au site par un très beau boisé, où le sculpteur Georges Dyens, de Montréal, aménagera une allée piétonne dans l'axe central de l'amphithéâtre. (Dessin: Belzile, Gallienne, Lavoie, Martin – Pierre Héту, architectes associés)

Et très révélateur de l'état d'esprit des gens du collège. Le père Rolland Brunelle, fondateur de l'Orchestre symphonique des jeunes, était déjà actif à cette époque?

Certainement. Le père Brunelle fête d'ailleurs cette année ses cinquante ans d'enseignement «officiel». Je dis «officiel» car il enseignait déjà, je crois, quand il était étudiant; cela doit remonter à plus de soixante ans maintenant. D'autres personnes que j'ai connues ont également joué un rôle marquant à cette époque: le père Bellemare, qui était alors le chef d'orchestre, le père Marion, professeur de français et de latin, un homme exceptionnel, très cultivé, avec qui j'ai souvent assisté à des concerts à Montréal lorsque j'étais étudiant. Dans le domaine des arts, il ne faudrait pas oublier le père Maximilien Boucher, un peintre et sculpteur bien connu dans la région. Les collègues étaient des foyers culturels et chaque institution avait ses propres objectifs, sa propre orientation, guidés par les intérêts et les goûts des personnes qui y oeuvraient. À Joliette, c'était assez spécial.

Comment expliquez-vous qu'à Joliette la réforme de l'enseignement et la transition du collège classique au cégep aient permis de continuer l'oeuvre amorcée, ce qui n'a pas été le cas pour toutes les vieilles institutions?

Je pense que la tradition y était tellement ancrée que lorsque le Séminaire est devenu cégep, le premier directeur général, M. Marchand, ne pouvait que poursuivre dans la même voie. Autour de cette maison, la tradition a donc continué.

C'est dans cette continuité que s'inscrit votre démarche?

Oui, bien sûr. Si je suis resté à l'intérieur de la communauté, c'est par volonté d'être prêtre enseignant. Ce fut pour moi un choix tout à fait naturel. Ces gens que j'ai côtoyés m'ont donné des buts à atteindre et ouvert des horizons. Comme eux, j'ai commencé par enseigner le français, le latin et la philosophie. Mais je n'ai jamais délaissé la musique; il y a toujours des moments libres pour organiser des clubs, des auditions musicales et des concerts.

C'est ainsi que vous avez mis sur pied le Centre culturel?

Au début, dans les années soixante, il y avait seulement les Jeunesses musicales. Par la suite, nous avons institué le Centre culturel pour favoriser le théâtre, le ballet, la musique, les grands explorateurs, bref tout ce qui pouvait être intéressant culturellement. Le Centre a pris de l'importance, mais la musique était pour moi le volet principal.

C'est par ce bain culturel que s'est construit et développé votre attachement à Lanaudière?

Je dois avouer qu'au cours des premières années, je vivais surtout la vie du pensionnat et les activités ne manquaient pas! Il m'a donc fallu un certain temps avant de bien connaître les villages environnants. Devenu enseignant auprès d'étudiants provenant d'un peu partout, j'ai pu m'intégrer davantage au milieu. Aujourd'hui, je sens que je fais vraiment partie de Lanaudière. Voilà maintenant quarante-six ans que je vis dans la région.

À l'intérieur de ces mouvements, que ce soient les Jeunesses musicales, le Camp musical, les orchestres ou les chorales, et maintenant à l'intérieur du Fes-

tival, nous avons toujours pu compter sur des gens extrêmement dévoués, du monde ordinaire, convaincu, qui ont travaillé très fort pour organiser et faire vivre ces activités. Ces personnes travaillent ensemble depuis longtemps—au Camp musical, ce sont presque les mêmes depuis vingt-trois ans—de sorte que devant un nouveau projet, tout s'élabore rapidement et de façon très efficace.

L'habitude de se concerter?

Oui, et ce dans tous les organismes qui forment la vie culturelle de la région.

Et le projet de l'amphithéâtre qui se concrétise bientôt?

Nous souhaitons forcément faire venir les plus grands noms de la musique. On devient ambitieux! D'un autre côté, ce n'est pas seulement le fait de l'ambition. C'est aussi, je pense, une question de survie; il fallait que le Festival continue de progresser.

Les gens sont de plus en plus exigeants, curieux?

C'est que nous avons constaté que notre clientèle était formée en grande partie d'amateurs de musique de Montréal. Il nous fallait donc trouver des noms, des musiciens qui ne s'étaient ja-

COLLÈGE DE L'ASSOMPTION COLLÉGIAL



Le Collège de l'Assomption est un collège privé qui dispense un enseignement général et professionnel. Les cours offerts:

- sont reconnus par le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Science,
- mènent à l'obtention d'un diplôme d'études collégiales (D.E.C.).

NOUVEAU PROGRAMME

Il nous fait plaisir d'annoncer qu'à compter de la session Automne 1989, le Collège de l'Assomption offrira aux étudiants(es) des cours du jour et du soir le nouveau programme d'enseignement professionnel:

AMÉNAGEMENT D'INTÉRIEURS D.E.C. (570.03)

DATE LIMITE DE DEMANDE D'ADMISSION:

COURS DU JOUR: LE 31 MARS 1989

COURS DU SOIR: LE 15 AOÛT 1989

RENSEIGNEMENTS: COLLÈGE DE L'ASSOMPTION

Direction du collégial
270, boulevard l'Ange-Gardien
L'Assomption JOK 1G0
589-5621

L'Assomption est situé à 20 km de Montréal
(sortie 108 de l'autoroute 40, direction est)



L'Orchestre Symphonique des Jeunes de Joliette inc.

C.P. 105, Joliette, QC J6E 3Z3

Directeur-fondateur: Père Rolland Brunelle, C.S.V.

50 ans de musique à Joliette



Rawdon, P.Q.
CANADA

Lauréat du Grand Prix du
Tourisme Lanaudière

PRIX SPÉCIAUX POUR GROUPE

RAWDON: (514)-834-4135

MTL: (514)-695-4869



« Avec un chœur de cinq cents voix, nous atteignons des milliers de personnes pour qui le Festival est vraiment une affaire de famille, d'intérêt personnel, et une activité qui colle aux goûts et à l'identité de la région. » (photo: B. Ostiguy)

mais produits à Montréal ou qui n'y étaient pas venus depuis longtemps. Tout un défi, considérant le nombre d'artistes qui se produisent dans cette ville!

Pour ce qui est des salles, nous avons la salle Rolland-Brunelle, qui compte environ 900 places, et la cathédrale, qui dispose de quelques places de plus. Les cachets des grands artistes sont maintenant astronomiques. Nous avons donc pensé que pour attirer des artistes de renom sans pour autant exiger un prix d'entrée prohibitif, il faudrait se doter d'un endroit plus vaste. En outre, comme le Festival a lieu durant la belle saison, on peut offrir aux spectateurs un cadre champêtre agréable.

Un des grands atouts de la région.

Sans aucun doute. Nous avons d'ailleurs visité d'autres endroits avant de choisir le concept de l'amphithéâtre. C'est celui de Tanglewood, dans le Massachusetts, qui nous a inspirés. Bien sûr, la version lanauoise sera plus modeste. Sous le toit, deux mille personnes devraient prendre place, ce qui représente le double de ce que les plus grandes salles de la région peuvent offrir. C'est déjà fort intéressant. Le terrain tout autour est magnifique et forme un amphithéâtre naturel d'où les spectateurs pourront voir la scène; nous pourrions y accueillir idéalement jusqu'à six mille personnes. Il ne s'agit pas de mettre les gens riches sous le toit et les moins riches sur la pelouse, bien au contraire! Il peut être fort agréable—c'est le cas à Tanglewood—de se trouver sur la pelouse en famille, d'y pique-niquer, puis d'écouter un concert en pleine nature. Nous sommes très confiants que ce concept répondra aux attentes du public.

Il a été longuement planifié.

En réalité, on s'y prépare depuis onze ans. On ne retrouvera peut-être pas dès cet été six mille personnes sur la pelouse, du moins pas pour tous les événements. Mais nous pensons toujours au développement du Festival et pour avoir les équipements nécessaires dans cinq ou six ans, il fallait tout de suite se mettre à la tâche.

Et le prochain projet? Que souhaitez-vous?

Ce serait de rendre de plus en plus vivant cet endroit voué à la musique. Nous espérons y présenter un jour des ballets et même des opéras. Nous prévoyons dès l'été prochain y donner des représentations d'opéra en version de concert, mais quand on aura utilisé cette scène, qu'on en verra tous les avantages, et l'accueil que lui feront les amateurs de musique, je pense que les possibilités deviendront illimitées.

Les jeunes sont les principaux bénéficiaires des activités musicales que vous organisez. C'est important pour vous?

Énormément. Nous espérons d'ailleurs leur faciliter l'accès à nos représentations. Nous pourrions utiliser l'amphithéâtre non seulement en soirée mais aussi durant la journée, avec un public de jeunes. L'amphithéâtre sera un atout pour le Festival, mais nous avons également, au fil des ans, suscité chez les visiteurs un intérêt profond pour toute la région, notamment grâce aux concerts dans les églises. Les gens trouvent tellement sympathique de découvrir ou de redécouvrir des églises superbes où, de surcroît, l'acoustique est excellente. Cela permet aussi de faire connaître de beaux villages dont le cadre n'a pas été brisé par les temps modernes.

Pour que les gens de la région puissent considérer le Festival comme une activité qui les concerne, nous avons formé un chœur de trois cents voix, les Chœurs de Lanaudière, qui y participe chaque été. Lorsqu'on monte un opéra en version de concert, le choix de la pièce se fait en fonction de l'intérêt du sujet mais, surtout, en fonction du chœur. Le chœur travaille toutes les semaines à partir du mois de février. Cette année, à cause de l'amphithéâtre, nous essayons de soulever encore plus d'enthousiasme: si nous pouvions réunir un chœur de cinq cents voix, ce serait l'idéal. C'est extrêmement important parce qu'ainsi, les gens participent vraiment à l'élaboration de soirées auxquelles on accorde une place de choix dans la programmation du Festival. Ils le font à partir du tout début; ils apprennent leurs partitions, on travaille les chœurs, ensuite on ajoute un pianiste et le chef d'orchestre, qui fait les dernières répétitions; puis c'est le travail avec les solistes, les chœurs, les solistes avec piano et, finalement, l'orchestre s'ajoute à tout cela. Les gens prennent ainsi part à toutes les étapes et en retirent une fierté grâce à laquelle ils se sentent pleinement concernés par le Festival.

Et l'impact du Festival pour consolider l'identité régionale?

Il est, à cet égard, un moyen extraordinaire. D'où l'importance, au sein du Festival, des Chœurs de Lanaudière, de ces gens qui en font partie. Toute leur famille est ainsi intéressée. Avec un chœur de cinq cents voix, nous atteignons des milliers de personnes pour qui le Festival est vraiment une affaire de famille, d'intérêt personnel, et une activité qui colle aux goûts et à l'identité de la région.

L'entrevue avec le père Lindsay a eu lieu le 13 février 1989, à Joliette.

Paul Trépanier est rédacteur en chef de Continuité.